

O C É A N E   G H A N E M

LA SAGA DES ÂMES

L'ÂME  
*Bleue* 1



© Océane Ghanem, 2019  
© Éditions Plumes du Web, 2019  
82700 Montech  
[www.plumesduweb.com](http://www.plumesduweb.com)  
ISBN : 979-10-97232-68-9

**Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.**

# Prologue

***L'amour, comme une couleur, a laissé sur mon cœur  
une tache bleue.***

***L'amour, comme une blessure, a laissé sur mon cœur  
un petit creux.***

***L'amour, ô l'amour, m'a frappée.***

***L'amour, ô l'amour, m'a dévastée.***

***Et m'a laissé tomber, toute seule,  
l'âme bleutée...***

Je ne sais plus comment je m'appelle lorsqu'il me prend ainsi. Fougueux et sauvage. Entre ses bras, je me perds à la lisière du paradis. Je ne contrôle plus rien, je ne réfléchis plus à rien, je ne suis plus personne, et c'est bon. C'est divin.

La fin se rapproche, juste au bout de ses lèvres rouges, comme le murmure d'une lame effleurant mon âme mise à nu. Je goûte déjà son arôme de défaite sur l'arrière de ma langue, presque aussi métallique qu'une giclée de sang tiède.

*Il va le dire...*

Je veux qu'il me morde, qu'il me dévore. Oui, je veux qu'il m'engloutisse le plus profondément possible sous sa peau. Pour ne plus jamais me libérer.

Le corps brûlant, je suis à genoux, haletante et torturée. Il m'en faut toujours plus. Je n'en ai jamais assez. Même si être près

de lui me fait souffrir... et même s'il se fiche pas mal de savoir que j'endure un véritable calvaire à cause de son comportement déroutant. C'est comme si j'étais possédée, droguée, et je crains sincèrement qu'il ne m'ait envoûtée.

*Il va le dire...*

Luxure à l'arrière d'une voiture, je me sens enivrée par la décadence de nos interludes volés. Ces instants moites qui me font tellement honte le lendemain matin. Je sais que je suis faite pour lui, même s'il ne veut pas de moi. Inutile de le nier : lorsque les ténèbres au bout de ses doigts me pénètrent comme des griffes, je hurle que je l'aime à m'en briser la voix.

Chacune de ses caresses m'arrache un gémissement, une plainte. L'esquisse d'une lamentation amoureuse.

Oh, Seigneur, pourquoi faut-il que nos soupirs entremêlés, énamourés, ne soient qu'un tissu de mensonges ?

*Il va le dire...*

Mes seins trop sensibles deviennent douloureux. Sa langue, comme du papier de verre sur leurs pointes érigées, me lacère jusqu'au plus profond de mes entrailles.

*Il va le dire...*

Il entrouvre les lèvres. La fin heureuse se fane sur le sel de sa peau. Le paradis s'éloigne... s'éloigne toujours plus de moi quand je m'empale sur son membre tendu vers des cieux plus cléments.

D'un coup de reins, c'est comme s'il me brisait en deux.

*Il va le dire...*

Je sais qu'il va le dire.

*Mais je ne peux plus l'entendre !*

Il n'a jamais été aussi chaud, aussi beau... Je brûle. Il me consume. Nos cendres s'envolent, s'emmêlent, se mélangent. Elles se fondent les unes dans les autres et forment un brasier d'impudence qui ne saurait tarder à se faire payer par des larmes et de la douleur. Il se venge et se moque de moi en jouant de mon corps comme d'un instrument de musique.

Max est un virtuose de l'extase artificielle. Les sons qu'il arrache de ma gorge harmonisent l'une des mélodies d'amour les

plus atrocement mensongères de ce siècle : je chante pour lui comme pour aucun autre, mais lui, il compose avec mon corps exactement comme il le fait avec celui de toutes les autres.

À son ardeur renouvelée, je comprends qu'il se doute de ce qui se trame dans ma tête... Son corps nu, majestueux dans sa fureur, exaltant dans son irrésistible frénésie, me bouleverse jusqu'aux larmes. Je caresse ses muscles noueux d'une main incertaine. Sous ma paume, je sens pulser les battements effrénés de son cœur. Ironiquement, cet organe dont il se vante d'être dépourvu bat aussi vite que les ailes hyperactives d'un petit colibri. C'en est trop pour mes nerfs, j'en suis presque à me laisser berner une fois de plus, mais la défaite est là, à quelques gémissements à peine de nous.

Son regard me frôle, flirte avec mes courbes, m'arrache des frissons. L'étincelle d'une promesse à jamais déçue illumine ses yeux perçants. Je rends les armes. L'heure a sonné.

*S'il te plaît*, ne le dis pas, imploré-je en silence, le dos cambré pour mieux le recevoir en moi. Pas aujourd'hui. Pas ce soir. Tu n'as pas le droit de nous faire ce coup-là, Max ! Pas ce soir... *s'il te plaît. S'il te plaît.*

— Retourne-toi, m'ordonne-t-il d'une voix implacable.

Mais il le dit quand même, parce qu'il le dit toujours : retourne-toi... Cette fois, je craque. J'abandonne.

J'abandonne le paradis.

J'abandonne la fin heureuse.

*Je t'abandonne, Max.*

Mon âme s'étiole, s'ankylose. J'ai mal, je souffre, et c'est d'autant plus terrible qu'il me regarde tomber en ruines sans amorcer le moindre repentir. Hélas, je ne peux pas dire que c'est une surprise : on savait tous les deux qu'il finirait par me démolir.

Et voilà, c'est arrivé.

— Je n'en peux plus, Max. C'est fini.

Je renonce à mes rêves, je brise ma promesse et je me rends à l'évidence : nous ne sommes pas faits pour être ensemble.

Parce que je l'aime trop.

Et parce que lui, il ne m'aime pas. Peut-être le pourrait-il, s'il le voulait, mais Max n'essaie même pas. Et pour moi, c'est le pire qu'il puisse me faire.

*Je t'abandonne, Max. Même si tu resteras toujours comme une petite marque bleue sur mon âme.*

# 1. Belle énigme

***6 mois plus tôt.***

**Oksana**

*Comment peut-il avoir l'air aussi triste ?*

C'est la seule pensée cohérente que mon cerveau alcoolisé est capable de formuler depuis plus de deux heures. Accrochée à ma bière comme un bébé à une tétine, je le dévore du regard, le cœur battant la chamade, et rumine toute seule dans mon coin, lui inventant mille et une vies, mille et un drames. Des plus romanesques aux plus sordides, des plus fous aux plus stupides, cet homme dont je ne connais même pas le nom me fascine comme à nul autre pareil.

Je vibre de la tête aux pieds, et s'il existait une seule personne au monde susceptible de lire dans mes pensées à cet instant, j'en mourrais probablement de honte.

*Comment peut-il avoir l'air aussi vide ?*

Le club est enfumé, sombre et si bruyant que mes tympans bourdonnent, mais cet environnement à huis clos me donne plus de courage que je n'en possède d'ordinaire. En temps normal, je ne me serais jamais autorisée à lorgner un homme inconnu aussi longtemps, avec autant d'insistance. Ça frise le trouble obsessionnel à ce stade, j'en conviens. Toutefois, il ne peut pas me voir d'où

je me trouve, cachée derrière une vieille plante en plastique toute poussiéreuse, et l'unique fois où il a tourné les yeux dans ma direction, c'était parce qu'une petite starlette blonde lui avait soufflé un baiser aguicheur.

Comment peut-il avoir l'air aussi triste ? me demandé-je pour la énième fois, en avalant de travers une lampée de ma bière tiède et fadasse.

Si je ne peux pas discerner la couleur de ses yeux à travers l'obscurité, je perçois dans la crispation de ses paupières un mal-être si palpable que je m'étonne d'être la seule à y réagir physiquement. Il me donne envie de pleurer, de geindre de tristesse, de le serrer dans mes bras et de promettre que tout ira bien, pour toujours et à jamais. Il me donne envie de le couvrir de baisers baveux, sur le front et jusqu'au bout du nez, et de lui chatouiller les côtes, juste pour le plaisir de l'entendre rire. Je suis sûre qu'il doit avoir un rire magnifique – aussi grave et viril que son apparence de trouble-fête, d'aimant à problèmes...

### *Son apparence !*

J'étouffe un soupir tandis qu'un brasier incandescent s'allume dans le creux moite de mon bas-ventre. Même si je ne suis pas une fille matérialiste et superficielle, je ne peux nier que c'est la première chose que j'ai remarquée chez lui : sa beauté est si douloureusement âpre qu'on en perd le souffle et la parole. Les traits de son visage m'ont simplement pulvérisé la cervelle, comme si je m'étais ramassé un grand coup de burin sur le coin du crâne. Ses cheveux dorés et sa peau hâlée captent l'attention comme un orbe de bronze. Sa mâchoire est si carrée que les bords semblent tranchants, son nez aquilin se dessine à la perfection, à l'instar de son menton à fossette et de ses élégantes pommettes, mais ce sont surtout ses lèvres qui troublent mes pensées. Pour être honnête, elles m'enflamment jusqu'à me rendre prête à la débauche, trop humide pour la décence. Comment pourrait-il en être autrement ? Elles sont si pleines, si gourmandes et boudeuses, ourlées pour le plaisir des sens. Un peu comme un dessert trop sucré, trop calorique, dans lequel on ne rêverait que de planter ses dents et



de fourrer sa langue...

Cet homme est un avant-goût torride des brasiers de l'Enfer.

Dès que je l'ai vu, adossé à la rambarde du carré VIP qui surplombe l'étroite piste de danse du premier étage de la discothèque, je me suis sentie possédée. Battue et abattue, puis dépossédée, fatalement, parce qu'un homme tel que lui ne pourra jamais s'intéresser à une femme telle que moi, et que je suis trop stupide pour simplement détourner le regard et continuer ma soirée avec des gens à ma portée. Non, moi, j'aime me faire du mal en fantasmant sur des demi-dieux à l'air vaincu. Moi, j'aime soupirer en silence, l'âme livrée à toutes sortes de lamentations, tout en imaginant des scénarios irréalisables où la foudre de l'amour vrille le ciel pour venir s'écraser sur nos deux corps entremêlés.

Si Dory était là, elle me claquerait les fesses et m'empoignerait par le bras pour me traîner au milieu de la cohorte de mâles en rut, puis m'exhorterait sur un ton péremptoire de m'en choisir un – *ou deux, c'est mieux...* – pour la nuit. Mais Dory n'est pas là.

Dory est avec Chad. Un mec bien, que j'aime beaucoup, mais que je déteste, aussi... Parce qu'il m'a volé ma meilleure amie et qu'il la rend trop heureuse pour lui laisser le temps de songer à moi. L'infâme salaud ! C'est moche, hein ? Mais je n'y peux rien. Je suis jalouse et je n'essaie même pas de lutter contre mes mauvaises pensées. **Jamais**. En réalité, je trouve qu'elles sont parfois de bien meilleurs conseils que toutes ces conneries d'ondes positives et de karma...

Le destin n'existe pas. Il n'y a que de bonnes et de mauvaises décisions, avec leurs lots de conséquences inévitables.

Je reprends une gorgée de bière. C'est la dernière. Ma bouteille est vide.

Je m'étais promis de partir une fois que je l'aurais terminée.

*Menteuse. Parjure.*

Le liquide houblonné coule le long de ma gorge et étanche momentanément ma soif. Je déglutis, puis repose les yeux sur mon bel inconnu. Un sursaut me fait lâcher la bouteille lorsque je

constate, dépitée, qu'il n'est plus là. Mon cœur s'emballe, s'affole. Le sang fuse à travers mes veines. J'ai chaud. J'ai froid. La chair de poule hérissé les poils de mes avant-bras. Je sens même des larmes me monter aux yeux et brûler mes rétines sensibilisées par les néons fluorescents des spots et les lumières stroboscopiques.

Petite pause, arrêt sur image – *mince, je me fais vraiment pitié !* C'est une réaction si exagérée et effrayante que je bondis de mon siège, propulsée en avant par l'emphase de ma propre folie, et laisse échapper ma bière. Comme dans un film d'horreur au mauvais ralenti, je la regarde, impuissante, se fracasser sur la dalle de ciment brut et envoyer valser des dizaines d'éclats irréguliers dans toutes les directions. Sur le sol, ce qu'il en reste se transforme en test de Rorschach : je m'y vois comme dans un miroir enchanté qui prédirait et tisserait les prémices de l'avenir d'un cœur brisé.

— Oksana ? Tu vas bien ?

Une main froide se pose sur ma hanche nue. Passant les doigts dans mes cheveux emmêlés pour les dégager de mon visage, je prends une profonde inspiration et me retourne, un grand sourire aux lèvres. Même s'il sonne terriblement faux, Steve n'y voit que du feu. J'ai appris très tôt à sourire lorsque les larmes me montent aux yeux.

— J'ai peut-être un peu trop bu, confessé-je, sachant qu'il le devinera forcément à mes joues rouges et à mon élocution plus laborieuse que ma démarche.

Mon second meilleur ami à la silhouette dégingandée, aussi grand et maigre qu'une tige de roseau, me lorgne d'un regard accusateur à travers les verres épais de ses lunettes aux branches vintage.

— Je t'avais bien dit de ne pas faire de mélange, Oksana. Tu ne tiens pas l'alcool !

Un fait incontestable. Dans la bande, on me surnomme Vomito. Un titre honorifique qu'il m'a fallu à peine une soirée pour acquérir. Quinze ans, trois bières, sept arrêts toilettes et des éclaboussures indélébiles. Qui peut faire mieux ?

— On est là pour faire la fête, non ?

C'est son anniversaire, aujourd'hui : il fête ses vingt-trois ans en grande pompe, et lui aussi a dépassé le stade du juste « un peu pompette » pour celui de « visiblement très éméché ».

— Oui, et justement, ça fait presque deux heures que je suis à ta recherche ! Pourquoi restes-tu cachée ici ? C'est parce que Cam' est là ?

Camélia, sa petite sœur, n'a rien à voir là-dedans. Notre animosité mutuelle ne m'exilerait pas dans un recoin aussi sordide, merci bien. Au contraire, j'aurais plutôt tendance à la coller comme une tique, rien que pour agacer cette pimbêche moralisatrice aux sublimes tailleurs haute couture.

Non, ce qui m'a retenue captive, c'est l'aura sinistre de mon bel inconnu qui s'est volatilisé en un clin d'œil.

Malgré moi, je jette un regard éperdu vers la rambarde...

Il est de retour.

Dieu merci – même si je ne crois pas en toi.

Mais il n'est plus seul. Et il n'est plus triste – tu vois, c'est pour ça que je ne crois pas en toi !

La petite starlette blonde à la jupe démesurément courte est parvenue à se faire inviter dans le carré VIP et, à présent, elle se colle à son bras comme une moule à un rocher. Ce qui n'a pas l'air de lui déplaire, et tant s'en faut ! Ses mains puissantes sont posées sur ses fesses, qu'il empoigne avec une vigueur très explicite. Très sexuelle.

Écœurée par l'élan de jalousie qui me transperce les entrailles, je ferme les yeux et secoue la tête, chassant ma faiblesse d'un revers du menton.

Le problème, avec les rêves ? Ils ne se réalisent jamais.

— Allez, Ok' ! Viens danser avec nous, m'ordonne Steeve en m'attrapant par le coude. Charlotte et Aubrey sont folles de cette musique !

Je tends l'oreille et distingue les premières notes de l'une de nos chansons préférées de Rihanna, à qui Charlotte voue un véritable culte – au point que c'en devient même effrayant ! Et

pour cause, lorsque son idole s'est rasé une moitié du crâne, Charlotte s'est empressée d'aller faire la même coupe, au coup de ciseau près, chez son coiffeur. Le résultat était pour le moins... aléatoire. Poussée à ce stade, la vénération se transforme en folie, si vous voulez mon avis.

Le cœur aussi lourd que l'estomac, je décide d'obéir à Steve et amorce un premier pas vers la piste, puis un deuxième... Au troisième, je m'arrête et regarde par-dessus mon épaule.

*Non mais quelle cruche !*

Pour la première fois en deux heures, mon regard croise celui sans couleur de l'inconnu. Un contact aussi direct qu'un uppercut de Rocky. Comme Apollo Creed, je suis KO. Je vacille sur mes hauts talons, les jambes plus molles que des spaghettis trop cuits.

L'inconnu me regarde droit dans les yeux avec une expression si intense, si farouche que je m'immobilise, pétrifiée. Il me voit et il sait que je l'observe. Cela a même l'air de le mettre particulièrement en colère. Une fureur noire. La physionomie de son visage change totalement lorsque, sans me délivrer de son emprise, il se penche vers les lèvres entrouvertes de la starlette et y fourre la langue avec une agressivité à peine contenue. Ses mains pressent son cul encore plus fort et font remonter sa jupe sur ses cuisses jusqu'à exposer son string blanc très virginal à la foule. D'un mouvement sauvage du bassin, il plaque son bas-ventre contre son entrejambe dévoilé et arque le dos en roulant des hanches, comme s'il la pénétrait pour de vrai. Ses pommettes rougissent, ses yeux s'assombrissent, et il fronce les sourcils pour me mettre au défi...

Au défi de quoi ? Je l'ignore !

Mais je n'ai plus envie de jouer avec lui. Il m'a découverte et m'a punie. En beauté. J'aurais même préféré qu'il m'ignore complètement plutôt qu'avoir à endurer sans broncher ce camouflet incompréhensible.

La rêverie est finie. Retour brutal à la réalité. J'ai perdu. Malheureusement pour lui, je suis une très mauvaise perdante. À l'école, j'étais cette fille insupportable qui file en douce des coups

de pied dans les tibias de ses adversaires pour éviter qu'ils n'inscrivent des buts contre son camp.

Un sourire narquois se dessine sur mes lèvres. Sans le lâcher du regard, j'articule :

— Abandonnez ceux qui s'abandonnent eux-mêmes.

Je sais qu'il ne comprend pas ce que je dis et je m'en réjouis, parce que je veux qu'il se torture l'esprit pour essayer de trouver un sens à mes paroles, à ma raillerie muette. J'aimerais qu'il s'interroge à mon sujet, autant que moi je m'interroge au sien.

*Comment peut-il avoir l'air si triste, alors même qu'il a entre les bras une femme prête à tout pour le satisfaire ?*

Cette énigme et mon inconnu n'auront jamais ni réponse ni nom. Et c'est peut-être mieux ainsi.

## 2. Brûlant regard

**Max**

Pourquoi me regarde-t-elle comme ça ? Elle m'énerve, ça me perturbe. J'ai l'impression que ses yeux me fouillent le cerveau, trifouillent dans mes souvenirs, et c'est trop bizarre. Je n'aime pas cette sensation. Du tout. Il faut qu'elle arrête. Sérieux. Elle me fait l'effet d'être un voyeur en train de mater un autre pervers.

J'empoigne les barreaux et les serre si fort que mes phalanges égratignées blanchissent aux jointures.

Merde, elle se lèche encore les lèvres... Et mon sang s'échauffe tellement que j'ai peur de finir par m'enflammer pour de bon. Combustion spontanée. Sait-elle seulement que je peux la voir, moi aussi, grâce aux grands miroirs collés sur le mur à notre droite ?

Non, deviné-je, en la voyant se frotter la poitrine d'une petite main pâle, comme si son cœur lui faisait mal. Elle n'a rien remarqué, parce que ça fait deux heures qu'elle ne regarde que moi, et sous toutes les coutures, même celles qui sont censées être invisibles... Je ne vais pas mentir, je suis habitué à attirer l'attention des femmes. Et même des hommes. Après tout, je suis mannequin, et je passe mon temps à poser pour les yeux scrutateurs de tout le monde – et donc, de *n'importe qui*. Si cela ne me pose aucun problème en règle générale, son attention à elle

est trop intense, trop concentrée pour que je parvienne enfin à me détendre. Ma peau me démange comme si elle était soudainement devenue trop étroite pour me contenir. Je dois résister à l'envie de me tortiller et de me gratter.

Putain, je ne me tortille jamais ! C'est bon pour les mauviettes !

*Détourne-toi, détourne-toi, détourne-toi...*

Évidemment, elle ne se retourne pas. Et une colère sourde se met à ronfler dans mon ventre. Qu'est-ce qu'elle cherche ? Qu'est-ce qu'elle veut ? Est-ce une nouvelle technique de drague ? Et si oui, est-ce que ça marche avec les autres mecs ?

Non, elle ne cherche pas à m'attirer dans ses filets. Je suis sûr qu'elle s'enfuirait à toutes jambes si jamais je me risquais à lui faire signe de me rejoindre. De toute façon, je ne veux pas qu'elle vienne me parler. Pas du tout. Je n'ai rien à lui dire – ni à elle ni à personne. Si je suis ici, c'est parce qu'avec mes colocataires, on fête la signature d'un nouveau contrat particulièrement juteux : notre bande de six a décroché un boulot de rêve qui, au passage, va nous faire rafler un maximum de blé.

On a été choisis pour prêter nos visages – et nos corps – aux personnages d'un nouveau roman graphique. Le thème s'inspire des sept péchés capitaux et des échecs. Moi, je suis Luxure, le fou de la reine Noire – une barge très chaude. C'est un projet hors norme, du jamais vu qui déchaîne les passions sur Instagram et Twitter. Je dois bien avouer que je suis moi-même très emballé par cette expérience un peu folle et trash. Ça s'annonce terrible, sensuel et très mature. Ça pourrait même se concrétiser par une adaptation cinématographique. Et puis, il faut le dire, ça me change des publicités pour les slips à élastique. J'en ai marre de voir mes fesses placardées sur tous les bus de la ville.

Coup d'œil au miroir : elle me regarde toujours, mais elle se mordille les lèvres d'un air vaguement contrarié.

Bordel, ça commence à m'exciter. Je me sens à l'étroit dans ma peau et dans mon pantalon maintenant, avec ces conneries.

D'un geste discret, je me réajuste. Mais c'est trop tard : je suis aussi chaud qu'une fournaise. Si elle me veut, la petite, elle va

finir par m'avoir. Et je doute qu'elle apprécie la fureur que j'envisage de déchaîner entre ses cuisses.

Une image équivoque se forme sous mes paupières : elle, à genoux, ma queue coincée entre ses lèvres, mes mains enfoncées dans sa chevelure ébène, allant et venant dans l'ancre humide de sa gorge, le sentier de la perte masculine...

*OK, ça ne va pas le faire... Je vais aller la...*

— Max, m'interpelle Kid, le videur de la boîte à l'allure et à la pilosité de gorille. Une fille blonde super chaude demande à te parler. Elle dit qu'elle te connaît, et elle a l'air prête à faire n'importe quoi pour tes beaux yeux.

Pendant un instant, j'envisage de l'envoyer se faire voir ailleurs. Puis une idée perverse germe dans un recoin nébuleux de mon cerveau. La petite voyeuse aime regarder ? Elle aime mâter ? Alors, je vais lui donner exactement ce qu'elle veut, mais sans lui offrir le plaisir qu'elle s'attend à retirer de ses fantasmes !

Je ne sais pas pourquoi j'ai envie de la tourmenter, mais j'évite de me poser la question. Le consensus établi veut que je sois un connard. Et c'est vrai : si j'étais quelqu'un d'autre, je ne voudrais pas traîner avec moi. J'ignore même comment font mes potes pour me supporter ; les trois quarts du temps, je suis d'une humeur de chien et je passe mes nerfs sur quiconque s'avise de me le faire remarquer. Mais pour une raison qui m'échappe, les filles adorent se faire traiter comme des moins que rien. En fait, j'ai l'impression que plus je suis mauvais avec elles, plus elles s'accrochent à moi. Moins je les respecte, plus elles m'aiment. C'est ridicule et, si j'avais une conscience, je me donnerais envie de gerber. Heureusement, je n'en ai plus.

*Carpe Diem, bande de connasses.*

— Merci, Kid, fais-la monter.

Le gorille m'adresse un grand sourire grivois et tourne les talons, en sautillant d'un pas guilleret comme si c'était lui qui allait se goinfrer la jolie Barbie.

Juste pour voir la réaction de ma petite harceleuse, je me retranche dans l'ombre en attendant la blonde. Dos à la piste, je



me concentre sur le miroir et observe les traits de son visage, à moitié dissimulés par une horrible fougère. Ses cheveux noirs sont si longs qu'ils effleurent son nombril dénudé par un minuscule crop top à lacets. Ses seins sont fantastiques : assez gros pour mes mains, mais pas trop, juste ce qu'il faut pour s'amuser. Elle semble grande, avec des courbes harmonieuses. Son ventre est légèrement vallonné et piqueté de minuscules grains de beauté.

Pourquoi une telle splendeur reste-t-elle toute seule, cachée dans son coin ? La réponse ne me plaît pas. Son visage doit être horrible ou, si j'ai un peu de chance, plutôt disgracieux pour une jeune femme. Elle a peut-être les dents de travers, une éruption d'acné et un énorme poireau sur le bout du nez.

Franchement ? Tant pis. Elle m'a allumé, elle va devoir en assumer les conséquences. Je n'aurai qu'à la prendre par-derrière – du reste, c'est la position que je préfère. Pour être honnête, j'ai déjà chopé des thons en étant beaucoup moins excité et beaucoup plus sobre.

Quand elle s'aperçoit de ma disparition, j'en reste bouche bée. Comme foudroyée, elle sursaute d'un bond affolé et laisse tomber sa bouteille de bière. Une véritable détresse amplifie ses mouvements erratiques, presque incontrôlés, mais ce n'est pas la violence de sa réaction qui me stupéfait au plus haut point. Non, c'est son corps.

Merde ! Qu'elle est bandante, avec son cul ferme et agréablement rebondi en forme de fraise ! Soudain, j'ai peur que la braguette de mon pantalon cède sous la pression de mon érection. C'est certain : je vais la prendre par-derrière. Qu'elle soit belle ou non. Elle a éveillé le diable qui sommeille en moi – la pauvre, j'en viendrais presque à la plaindre...

J'esquisse un pas vers la lumière, vers elle, lorsqu'un grand type trop maigre avec des binocles en culs-de-bouteille pose une main sur sa hanche, en propriétaire.

*Hors de question.*

Alors qu'elle se tourne vers lui avec un grand sourire aux

lèvres, je décide qu'en plus de la voler aux bras rachitiques de ce crétin à lunettes, je vais lui faire un tel effet qu'elle ne pourra plus jamais se contenter d'un minable dans son genre.

Je suis un gros enfoiré, mais là, c'est mon sexe qui a pris les commandes de mes pensées. Cette fille a passé deux heures à me reluquer, à me faire subir la caresse brûlante de son regard : c'est elle qui est venue me chercher, me cueillir sur ma branche. Et maintenant que je suis mûr et plein de jus, je vais prendre un pied d'enfer à la faire croquer au fruit défendu.

De toute façon, si elle aimait un tant soit peu son petit copain, elle n'aurait jamais dû baver sur mon corps. C'est sa faute.

La blonde choisit ce moment précis pour me rejoindre. Elle n'est pas aussi belle que je me l'étais imaginée : trop refaite, trop maigre et trop sophistiquée. Ses seins semblent au bord de l'explosion, ses lèvres sont énormes et elle a les yeux vitreux à cause de l'alcool. Enfin, je fais peut-être le difficile parce que je suis branché ailleurs. Quand je me fixe sur un truc, ça monopolise mon attention au point de me faire oublier tout le reste. Plus rien ne compte, plus rien n'a d'importance – et ça me fait tellement de bien. Ça marche aussi avec les filles : je me donne à fond au lit, puis je me lasse et je fais mes adieux. C'est un cycle immuable – tirer, puis se tirer.

Avant même que la blonde n'ouvre la bouche pour me débiter des conneries auxquelles je n'ai pas le temps de prêter attention, je l'empoigne par la taille, la plaque contre la rambarde et, avec un regard pour l'étrangère aux yeux enflammés, je fourre ma langue dans sa bouche. Mes mains pétrissent ses fesses avec une dureté aiguisée par la frustration. Mon emportement la dénude jusqu'à la taille, mais elle s'en fiche et lève même la jambe pour mieux me sentir contre sa féminité. Le baiser est moite, plein de salive et maladroit, car je suis trop en colère pour me soucier d'être doux avec la poupée gonflée au botox. Bizarrement, cette dernière a l'air d'apprécier mon comportement vulgaire de puceau en chaleur. Et pour cause, elle pousse un profond gémissement qui résonne jusqu'au fond de ma gorge.

Mon corps se révolte dans un spasme de dégoût. La blonde a une haleine de cendrier froid. Et moi, je déteste la cigarette. Rien que l'odeur me donne envie de vomir !

Le goût rance de ses lèvres me renseigne immédiatement sur son identité : elle s'appelle Lily, on a couché ensemble l'été dernier, après un shooting au bord de la plage, à Ibiza. Ce n'est pas mon meilleur souvenir, et ce n'est pas non plus une rencontre mémorable, mais Lily peut se montrer intéressante lorsqu'elle est sobre. Cela dit, et même si c'est dommage, ça n'arrive quasiment jamais. D'ailleurs, ce n'est certainement pas le cas ce soir !

Lily et moi, on s'est quittés en bons termes : elle n'a pas fait semblant de croire qu'on pouvait avoir un avenir ensemble, même si elle m'a laissé sous-entendre qu'elle ne serait pas contre l'idée d'approfondir notre relation, et ça s'est terminé dans la même indifférence que lorsque ça a commencé.

Concentrant mon attention sur mon principal sujet de préoccupation, je passe par-dessus ma répulsion instinctive et adresse un regard triomphal à la petite perverse. Je hausse un sourcil pour la défier de tourner les talons, conscient qu'elle n'en sera pas capable, mais sa réaction n'est pas celle à laquelle je m'attendais.

*Pas du tout.*

Une lueur mauvaise brouille le miroitement sensuel de ses yeux sombres. Sans se détourner, elle fait un pas en avant. Puis un autre. Et encore un. C'est alors qu'un spot éblouissant dévoile les traits de son visage. Je reste paralysé de stupeur, les bras ballants sur les flancs de Lily. Ma petite perverse ressemble à un ange. À un putain d'ange céleste, avec un minois adorable recouvert de taches de rousseur et si innocent qu'un élan incompressible me pousse à reculer. À m'enfuir à toutes jambes, le plus loin possible.

Innocence. Pureté.

Menace. Danger.

Devinant mon trouble, elle m'adresse un sourire narquois, plein de morgue, et marmonne des paroles inintelligibles en

remuant à peine les lèvres – des lèvres séduisantes, pulpeuses et rosées jusqu'à la commissure.

Je ne comprends pas ce qu'elle dit. En revanche, je sens qu'elle me nargue, qu'elle m'insulte.

*Tu n'es pas assez bien pour moi, semble-t-elle me murmurer à l'oreille.*

Puis elle me tourne le dos, pose sa main sur le bras maigrelet du crétin à lunettes et s'en va.

Juste comme ça.

Elle s'en va. Elle s'en va...

*Retourne-toi, retourne-toi, retourne-toi...*

Évidemment, elle ne se retourne pas. Et moi ? Je fonce, tête baissée.

— Reste avec moi, Max, me supplie Lily, en s'accrochant à mon T-shirt. On va si bien ensemble, toi et moi. On est comme Barbie et Ken !

Cette fille est torchée. Rien de pire que le désespoir et les références à des poupées en plastique pour amoindrir de façon drastique la vigueur d'une joyeuse érection.

Je repousse Lily avec plus de douceur que je ne l'ai empoignée et la confie à un Kid enchanté.

— Ne la touche pas, grogné-je. Elle est torchée. Appelle un taxi pour qu'il la raccompagne chez elle et mets les frais sur ma note.

Ce soir, j'ai bien mieux à faire de mon temps que de jouer le Ken de cette Barbie. Même si c'est une très mauvaise idée, j'ai besoin de savoir ce que ma petite perverse a marmonné avant de s'en aller. Aussi, je lance la traque.

# 3. Troublante proximité

## **Oksana**

Une heure plus tard et deux bières en trop, je n'en peux plus. J'ai la tête qui tourne, l'estomac noué et une furieuse envie de pleurer me taraude à chaque fois que mon regard s'égaré sur le carré VIP entièrement vide. Il faut que je sorte d'ici.

— Je m'en vais, crié-je à l'oreille percée de Charlotte, qui se trémousse et ondule sur la piste comme si elle s'était déboîté le coccyx. Je rentre à la maison !

Les cheveux très courts de mon amie sont hérissés en pointes colorées qui me chatouillent les narines. Avec ses rondeurs affriolantes, son visage de poupée et son maquillage tape-à-l'œil, elle ressemble à une pin-up du style Betty Boop – mais la version trash, complètement shootée au crack et aux antidépresseurs. Cette fille est une boule d'énergie communicative dont on peut rarement suivre les pensées, tant elles s'éparpillent dans tous les sens à chaque courant d'air. Je l'adore, même quand elle est insupportable ; c'est-à-dire les trois quarts du temps, pour son plus grand amusement !

Charlotte me fait un clin d'œil mutin. Derrière elle, Aubrey

trébuche sur un obstacle invisible et me décoche un regard éberlué. Je ne sais pas si elles m'ont entendue et, honnêtement, je m'en fiche : il faut vraiment que je sorte d'ici. Charlotte continue de danser en levant les deux pouces à mon intention, un sourire si lumineux scotché à ses lèvres rouges que j'hésite à porter ma main en visière pour m'en protéger. Aubrey, quant à elle, se contente de brasser de l'air comme un poisson hors de l'eau.

Haussant les épaules avant de perdre patience, j'embrasse Charlotte sur la joue, tapote l'épaule d'Aubrey et tourne les talons, mon sac à main serré contre ma poitrine et mon manteau – en fausse fourrure – coincé sous le bras.

Mais je ne vais nulle part. Parce qu'*il* est là. Et qu'*il* me bloque le chemin. Toujours aussi furieux. Toujours aussi triste. Toujours aussi douloureusement beau.

Soudain, la stupéfaction d'Aubrey fait sens dans mon esprit. Pendant un instant, je frôle la crise cardiaque. Mon cœur bat si vite et si fort que je n'entends plus que lui.

*Boum, boum, boum !*

Mes jambes se mettent à flageoler et mes genoux s'entrechoquent comme des quilles dans un bowling.

Il est immense, sauvage et tellement large d'épaules que je me sens toute petite et chétive, en comparaison. Cette vulnérabilité qu'il me force à éprouver en empiétant volontairement sur mon espace vital m'excite terriblement. L'espace d'une folle seconde, j'envisage très sérieusement de jouer de ma féminité pour le séduire. Même si je ne suis pas aussi jolie et sexy que la starlette blonde, je sais que je suis mignonne, dans le genre de la gentille voisine abordable, drôle et amicale. Un peu comme Rachel, dans Friends.

Mais j'écarte très vite cette pensée grotesque. Il est évident que je n'ai absolument aucune chance de plaire à un homme aussi... conscient de son charme, et je ne supporte pas l'idée de me ridiculiser en essayant d'être une fille que je ne suis pas.

*Une femme fatale, sûre de sa beauté.*

Par la force des choses, je suis devenue une personne très

prudente, presque orgueilleuse – ô vilain péché. J'ai courbé tant de fois l'échine que j'ai fini par me faire piétiner. La honte et la culpabilité m'ont permis de me relever, mais je n'en suis pas sortie indemne. Faisant fi de ma déception, je redresse le menton, hautaine, et amorce un pas sur le côté, pour le contourner et m'en aller rejoindre les bras de Morphée dans le pays des songes – le seul endroit où ce demi-dieu à la peau hâlée et aux cheveux dorés est susceptible de m'appartenir, à moi et rien qu'à moi.

Toutefois, il suit mon mouvement d'un pas chaloupé, presque dansant, et se penche vers moi, m'obligeant à reculer pour ne pas cogner nos têtes.

*C'est comme s'il me traquait.*

L'image d'un lion taquinant de la patte une stupide antilope fascinée par l'éclat aveuglant de sa majestueuse crinière me traverse l'esprit. Son attitude dominatrice m'énerve et je suis à deux doigts de m'en aller lorsqu'un projecteur illumine son visage.

Black-out. Le monde s'efface. Il n'existe plus rien d'autre que le vert très clair de ses yeux félins pour m'ancrer dans la réalité. Des yeux perçants qui me dépouillent de toute pensée rationnelle, de toute velléité de résistance. Il me désarme, il m'envoûte. Je succombe pleinement. Totalemment. Irrévocablement. Son regard m'aspire vers des contrées lointaines et exotiques que je n'aurais jamais cru être digne d'explorer un jour.

C'est la plus belle couleur que j'aie jamais vue de toute ma vie. C'est le plus bel homme que j'aie jamais rencontré de toute mon existence. Alors, merde ! Pourquoi a-t-il l'air si triste, si intensément furieux contre la vie qui semble pourtant se dérouler devant lui comme un putain de tapis rouge ? Cette question acide me ronge la cervelle et les méninges. Je dois trouver la réponse.

Ses lèvres se mettent à bouger ; je crois qu'il me parle, mais je n'entends rien à cause de la musique assourdissante. Je regarde par-dessus mon épaule, intriguée, à la recherche de la blonde qu'il tripotait comme de la pâte à modeler une heure plus tôt. Je fouille et farfouille... mais il n'y a personne. Juste moi. Et lui. Au milieu

d'une piste de danse où une foule anonyme se déhanche avec passion et ivresse. Oui, juste nous.

Nous. Ébahie, je m'aperçois que j'aime beaucoup trop la consonance de ce mot banal. *Nous*.

Il parle encore : ses lèvres gourmandes remuent l'une contre l'autre avec une lenteur très sensuelle. Je les imagine effleurer ma peau, caresser mes sens d'un souffle tiède, et ça me donne si chaud que je pousse un gémissement étranglé. Cette fois, je comprends un mot, même si j'ai peine à y croire... Est-ce que cet adonis m'invite réellement à boire un verre avec lui ? Non, c'est sûrement mes fantasmes qui me jouent des tours. Mes hormones me font halluciner, voilà l'explication. Il doit plutôt me demander de lui rendre des comptes après mon numéro de psychopathe de tout à l'heure. Cette hypothèse est nettement plus crédible.

Dans tous les cas, le fait qu'il me voie, qu'il me parle... C'est plus que ne peut en supporter mon petit cœur en marshmallow. Je me sens fondre de l'intérieur, me ratatiner et me liquéfier sur moi-même. J'ai des lépidoptères hystériques dans le ventre et l'impression d'avoir inhalé un rail de cocaïne long de dix mètres. En nettement plus euphorisant.

Sérieusement, sa proximité me fait planer. D'ailleurs, je pense que je dois tirer une drôle de tête, parce qu'il se met à froncer les sourcils et à me dévisager comme s'il doutait de mes capacités mentales. À cet instant, nous sommes deux : même si ma vie en dépendait, je serais incapable d'articuler le moindre mot. Son regard acéré me paralyse de trouille.

S'il se détourne, j'en mourrai.

J'ai l'air d'une idiote. Pire, je *suis* bel et bien une idiote.

Ça craint.

Quand il ouvre à nouveau la bouche, sûrement pour m'envoyer paître, c'est la panique totale. Je ne veux pas qu'il s'en aille ! Alors, en désespoir de cause, je pointe mes oreilles du doigt, en secouant vivement la tête de droite à gauche. Puis je croise mes bras en signe de croix pour lui faire comprendre qu'il peut économiser sa salive : je n'entends absolument rien.



Une lueur d'agacement brille dans ses yeux. Il serre les mâchoires et expire profondément par le nez – même son nez est mignon, c'en devient aberrant ! Il affiche une mimique tellement tendue, tellement crispée... C'est comme s'il luttait de toutes ses forces pour ne pas laisser exploser toute cette rage brûlante que je sens bouillonner sous sa peau.

Je suis probablement malade, bonne à cloîtrer à l'asile, parce que je trouve son caractère volcanique très séduisant, pour ne pas dire carrément érotique, alors qu'il devrait m'effrayer ou, au moins, me rebuter un minimum... Mais non, cette violence qu'il exhale par tous les pores m'enivre à m'en tourner la tête.

Cet homme éveille ma folie, exalte ma raison. Son ambivalence de caractère chavire les bases stables de mon existence. J'aimerais qu'il fasse tomber son masque pour moi, rien que pour moi, et qu'il me livre tous ses secrets en les murmurant à mon oreille aux premières lueurs de l'aube.

*Je ne peux pas le laisser partir sans rien tenter !*

Un sursaut de courage me pousse à la déraison. Je bazarde ma fierté par-dessus bord. Elle coule à pic.

Je prends sa main dans la mienne, infiniment plus petite. Elle est immense, un peu calleuse aux extrémités, même si très douce contre la pulpe de mes doigts. Pressant sa paume, je tire sur son bras et lui fais signe de me suivre en désignant la sortie d'un vague mouvement de menton. Mon cœur bat si fort, maintenant, que je vois des étoiles multicolores. Et quand mon bel inconnu se raidit, visiblement prêt à prendre ses jambes à son cou, je suis à deux doigts de m'évanouir.

Il hésite, ça me tue.

Je m'apprête à le lâcher et à tourner les talons pour fuir la plus terrible des humiliations, lorsque je le sens se détendre presque imperceptiblement... Cette infime reddition suffit à apaiser mes sens chamboulés par sa proximité. Nos regards s'entrechoquent et produisent une gerbe d'étincelles qui alimente le brasier incandescent dans mon bas-ventre.

Je le vois. Il me voit.

Je le veux. Il me veut.

C'est un rêve qui se réalise et je suis bien décidée à le vivre à fond, jusqu'au bout de la nuit.

Nos doigts s'entremêlent un peu gauchement ; je l'emmène et il me suit. C'est un instant d'absolue perfection que je vais probablement regretter le lendemain matin, mais toutes les bonnes choses ont un prix élevé, hein ?

À mi-chemin, je lui jette un coup d'œil de biais, tout en le traînant d'un bon pas jusqu'à la sortie. S'il a compris où je l'emmène, il n'en laisse rien paraître. Un autre garçon sourirait avec arrogance, certain d'avoir décroché le jackpot sans même avoir à déboursier un centime ou à faire le moindre effort de politesse. Lui, il se contente de me suivre, le visage inexpressif, feignant de ne rien ressentir. Toutefois, je sais que c'est faux : sa main agrippe davantage la mienne qu'elle ne la tient. On dirait qu'il a peur que je le lâche. Pourtant, il n'a pas à s'inquiéter ; moi, ce que je crains, c'est de ne plus jamais parvenir à le quitter.

Quand on arrive dans l'antichambre où se situe l'accueil, le volume sonore de la pièce baisse de plusieurs dizaines de décibels et les acouphènes qui faisaient vibrer mes tympanes s'estompent pour ne plus former qu'un sifflement étouffé.

— Je m'appelle Oksana, lui dis-je, alors que, sans lâcher ma main, il récupère ses affaires aux vestiaires après avoir tendu son ticket écorné à la guichetière très aguicheuse.

La rouquine plus fardée qu'une voiture volée essaye d'attirer son attention en serrant ses seins déjà volumineux entre ses deux bras – *en vain !*

Mon inconnu ne lui accorde même pas l'ombre d'un regard. C'est moi qu'il dévore des yeux. Moi, la fille que personne ne regarde jamais vraiment.

J'ai chaud partout. Et surtout dans les meilleurs endroits.

— Je m'appelle Max, me répond-il d'une voix rauque et mesurée qui manque de me faire tomber à genoux tant elle est séduisante.

Un courant d'air chaud titille la pointe tendue de mes seins

sous mon débardeur. Sa voix est à l'image de cet homme dont on sait d'instinct qu'il est né pour honorer les délices de la chair. Il sublime la luxure, la débauche. Comme une réincarnation antique d'un dieu de l'amour physique et de la virilité – Bacchus ou Dionysos, selon le culte.

— Je suis enchantée de faire ta connaissance, Max.

Je me racle la gorge, pas certaine d'être capable d'en dire plus sans trahir la virulence du désir qu'il m'inspire.

— Oui, murmure-t-il en se penchant vers moi, tu m'enchantes déjà.

Son parfum érotique m'effleure les narines : un mélange de bois de santal, de musc bestial et d'amande amère. Mes synapses se déconnectent dans un feu d'artifice grandiose et libèrent un flot d'adrénaline à travers mon corps enflammé.

*À moi. En moi. Tout de suite.*

Max. Max. Max. Je goûte son nom, je le tourne sur mes lèvres, je l'enroule autour de ma langue. Max. Max. Max.

Comment aurait-il pu s'appeler autrement ?

Je ne crois plus au coup de foudre depuis longtemps – je ne suis plus une petite fille naïve, biberonnée aux contes de fées et prête à commettre toutes les pires folies pour vivre un semblant d'histoire d'amour avortée par la dureté de la vie réelle. En revanche, grâce à l'âge et à l'expérience, je suis devenue une femme adulte qui croit de toutes ses forces à la passion, à l'osmose des corps et des désirs, et à l'alchimie sexuelle.

Indubitablement, la passion colle à la peau dorée de Max – bien que la tristesse et la colère talonnent son caractère fiévreux d'un peu trop près.

*Heureusement pour toi, Max, je sais comment redonner le sourire à un homme.*

# 4. Approche préliminaire

**Max**

Quand Oksana hèle un taxi en sifflant du bout des lèvres et de la langue entre ses doigts recourbés, la brume qui flotte entre mes deux oreilles, là où mon cerveau aurait normalement dû se situer, s'estompe brutalement. Soudain, je ressens avec une acuité inouïe le courant d'air froid qui transperce mes vêtements comme un rayon laser pour venir me mordre la peau d'un baiser à glacer le sang. Je frissonne et resserre les pans de ma veste autour de mon torse, un peu perdu.

*C'est trop rapide.*

Même si je sais que je suis très beau et que je plais énormément aux femmes, je n'ai jamais conclu aussi rapidement de toute ma vie. C'est très flatteur. Sauf que je ne comprends rien à ce que cette fille recherche.

Oksana ne m'a rien demandé. Rien du tout ! À aucun moment, elle n'a cherché à m'extorquer une quelconque promesse quant à la tournure que pourrait prendre notre relation, si d'aventure nous nous risquions à passer la nuit ensemble. Et le pire, c'est qu'elle n'a même pas cherché à me connaître, comme si mon

prénom suffisait amplement à répondre à toutes les questions qu'elle se pose à mon sujet : c'est-à-dire, aucune.

C'est très vexant.

OK, l'ambiance sonore de la boîte de nuit ne favorisait pas la conversation. J'ai bien compris qu'elle n'entendait rien à ce que je disais ; cette fille mime la surdité à la perfection. Seulement, on poireaute sur le trottoir depuis presque quinze minutes, et elle n'a même pas tenté de savoir ce que je fais dans la vie, si j'ai une copine et où j'habite. Les trois thèmes de base pour cerner l'individu avec lequel on envisage de coucher et que l'on aborde systématiquement lors d'une rencontre en discothèque susceptible de se transformer en coup d'un soir.

En fait, j'ai l'impression d'être un animal de compagnie qu'elle promènerait à sa guise. Elle siffle et je rapplique, la queue toute frétilante. C'est une première suffisamment déstabilisante pour que je perde toutes mes facultés analytiques. D'ordinaire, les femmes se battent pour m'avoir. Elle, j'ai dû la traquer comme une bête à travers la foule suante des noceurs, avec une érection si massive entre les jambes qu'elle m'empêchait de marcher correctement.

D'ordinaire, les femmes jacassent à m'en faire saigner les oreilles, me posent des centaines de milliers de questions et tentent de m'extirper par tous les moyens possibles et imaginables mon numéro de téléphone et/ou mon adresse. Oksana, elle, m'a regardé droit dans les yeux, m'a pris la main et m'a traîné dehors sans me confier à son sujet plus que son prénom.

Je ne suis pas certain d'apprécier son attitude si nonchalante. Est-ce qu'elle se conduit de la même façon avec tous les mecs qu'elle rencontre ? Ou suis-je le seul à ne pas être suffisamment intéressant pour la motiver à engager la conversation ?

Elle me fait douter de moi – une autre grande première ! Si mes potes entendaient les balivernes qui me passent par la tête, ils se moqueraient de moi jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Et je le mériterais.

Sans vouloir paraître vaniteux, je baigne dans un milieu où l'on vénère le sol que je foule. Où je n'ai qu'à lever le petit doigt pour récolter une flopée de compliments et d'attentions. Les gens rivalisent d'ingéniosité pour gagner mon affection – même si jamais personne ne parvient à la conserver très longtemps...

Depuis que je suis enfant, mon visage me vaut un excès de louanges et de la considération à n'en plus finir. Les gens veulent m'aimer. Les gens désirent me conquérir. Ils luttent pour m'approcher. Que je ne sois qu'un horrible connard ne change absolument rien à leurs sentiments ; je suis beau – *parfait, même, selon les dires de certains photographes* – et mon physique avantageux me permet à chaque fois d'obtenir le pardon pour toutes mes mauvaises actions. En fait, je suis un peu comme une pièce de collection : tape-à-l'œil et clinquant. J'exalte les sens grâce à ma beauté exotique et j'inspire la convoitise. On veut me posséder, me revendiquer, et peu importe mon prix, c'est comme si j'étais toujours à vendre. On veut m'utiliser, aussi, et peu importe pour quelle fonction, c'est comme si j'avais toujours une quelconque utilité cachée. Parfois, j'orne une pièce comme une putain de décoration de luxe, drapé d'un costard à six chiffres et d'un sourire de faux-cul qui n'atteint jamais mes yeux. D'autres fois, je sers de passe-temps sensuel, de gibier savoureux pour une lente chasse érotique. Néanmoins, il arrive aussi qu'on me veuille pour des raisons nettement plus triviales et communes : une vengeance contre un méchant petit ami, une récompense après une petite victoire, une échappatoire à l'ennui ou au stress...

Qu'est-ce que me veut Oksana ? Que fuit-elle ? Que fête-t-elle ? Pour quelle raison a-t-elle envie de moi ?

Parce qu'il y a toujours une raison ; le désir n'est pas un prétexte à la possession.

Cela ne devrait pas avoir d'importance à mes yeux. D'ailleurs, jusqu'à maintenant, ça n'a jamais été le cas : tirer et se tirer. Pourtant, je suis obligé de m'interroger, moi aussi : qu'est-ce que je veux d'Oksana ? Une baise rapide ? Un peu plus ? Beaucoup plus ? Un peu moins ? Juste une pipe ?

Je crois que je connais déjà la réponse.

Mon physique me définissait déjà bien avant que je n'exerce la profession de mannequin. Et depuis que je suis célèbre, c'est comme si j'avais gagné en charisme et en prestance : que je tire la tronche ou que je sois vêtu d'un sac-poubelle, j'aime les regards et j'alimente les racontars jusqu'à l'overdose. Seulement, ces gens-là ne sont jamais parvenus à discerner autre chose que la surface de ma carapace. Les secrets que j'ai enfouis très profondément sous ma peau demeurent invisibles et indiscernables pour les yeux de ces hypocrites.

*Jusqu'à Oksana. La petite perverse.*

Pendant ces quelques heures où elle m'a poignardé de son regard trop perspicace, j'ai eu l'impression qu'elle me voyait. Moi. Sous toutes mes couches de vêtements, d'épiderme fabuleux et de conneries irresponsables. Qu'elle me voyait vraiment. Et si j'ai détesté ça de toutes mes forces, maintenant que je constate qu'il n'en est rien, je me surprends à le regretter.

À la haïr parce qu'elle m'en a privé et qu'elle m'a fait prendre conscience que j'en avais envie – oh, à peine...

Oksana a éveillé quelque chose en moi.

Quelque chose de mauvais. D'égoïste. D'avidé.

Un taxi jaune s'arrête enfin devant nous dans un dérapage savamment contrôlé. Oksana monte à l'intérieur sans même me lancer un coup d'œil par-dessus son épaule, certaine que je la suivrai jusqu'au bout de la nuit.

Elle a raison et, franchement, ça me fait chier.

Je m'assieds le plus loin possible d'elle, à l'extrémité de la banquette, en colère et frustré, bien qu'ivre d'un désir sauvage qui risque de la meurtrir de la plus délicieuse des façons plus tard dans la soirée.

— Où dois-je vous conduire ? demande le chauffeur, en lorgnant sur le décolleté d'Oksana avec lubricité, par l'intermédiaire du rétroviseur habilement dirigé vers le bas.

Quand nos regards se rencontrent, le chauffeur prend un air pitoyable de fausse culpabilité, même si l'on sait déjà tous les

deux qu'il ne regrette pas un seul instant d'avoir louché sur la belle paire de seins de ma meuf. Je hausse un sourcil, flegmatique. La jalousie n'est pas l'un de mes défauts : il peut se rincer l'œil autant qu'il le souhaite, ce connard, c'est avec moi qu'elle rentre à la maison.

Les femmes me reprochent perpétuellement mon manque de jalousie qu'elles interprètent – à raison, je *l'admets* – comme un manque d'intérêt. Je suis très sûr de moi, et peut-être même le suis-je trop, parce que je sais qu'on ne me quittera jamais pour un autre.

Sérieux. **Jamais.**

Oksana dicte deux fois son adresse au chauffeur, qui l'inscrit sur l'écran tactile de son GPS. Coïncidence, elle habite près de chez moi. En voiture, son quartier n'est qu'à dix minutes à peine du mien, même si elle réside dans une portion de la ville nettement plus abordable que moi. D'un coup, je me demande si elle vit seule. Pour un plan cul régulier, ça serait parfait.

— Tu as des colocataires ?

Ma voix résonne bizarrement dans l'espace confiné de la voiture. Enrouée par le plaisir, elle crisse sur ma peau comme des ongles sur un tableau noir.

Oksana desserre sa ceinture et se tourne vers moi, les genoux serrés l'un contre l'autre et les talons coincés sous les fesses. Son visage de femme-enfant me désarme, une fois de plus. Je dois me faire violence pour ne pas me détourner, et je ne comprends pas pourquoi la pureté de ses traits m'intimide autant. Elle n'est même pas belle à proprement parler : sa petite bouche est pulpeuse mais minuscule, comme un bouton de rose ; son nez est très légèrement retroussé, mais il croule sous les taches de rousseur ; son menton et ses joues sont ronds et adorables, mais ils sont à l'opposé des nouveaux standards de beauté, qui portent aux nues les traits anguleux et sculptés au scalpel. Dans son visage, il y a toujours un truc qui cloche. En fait, ses grands yeux de poupée sont le plus bel atout de son arsenal de séductrice : un cercle gris très clair entoure un iris qui s'obscurcit d'une teinte



bleu marine jusqu'à se couler dans un anneau noir opaque. Et la sagesse qui les illumine d'une lueur de perspicacité inhabituelle me plonge dans un profond embarras.

Des yeux pareils, c'est anormal : ils devraient être gris, bleus, verts ou bruns, comme ceux de toutes les autres filles. Ils n'ont pas le droit de mélanger toutes les couleurs les plus étranges de la palette d'un artiste schizophrène, pour former un regard lourd de sens qu'un homme normalement constitué est incapable de soutenir sans sentir son sang se mettre à bouillir à l'intérieur de ses veines !

— Je n'ai pas de colocataire, me répond-elle, avec une timidité surprenante.

*Jackpot.*

Oksana me jette un coup d'œil par-dessous ses cils. Ils sont beaucoup plus courts que ceux des filles que je fréquente habituellement. Et pour cause, à part une légère couche de mascara, ils sont naturels.

Sérieux, mais c'est quoi, mon problème ? Quel genre de mec remarque ces détails complètement insignifiants ? Pourquoi ne suis-je pas en train de lui palper les nichons ? De lui fourrer la main dans la culotte ? Je me fais peur, putain. Je crois que je couve une merde. Peut-être la grippe.

— Et ton petit copain ? ajouté-je, pour tenter de mieux la cerner et de me détourner de mes propres soucis. Il ne risque pas de débarquer à l'improviste, n'est-ce pas ?

Ça me foutrait trop les boules d'être interrompu au meilleur moment de la nuit par l'autre grande tige de binoclard.

— Mon copain ? Euh...

Elle cligne des yeux, surprise.

— Je suis célibataire, bien sûr.

Je hausse les sourcils : elle sait que je l'ai vue avec le grand échalas à lunettes, donc elle n'a aucun intérêt à me mentir. Ce n'est qu'un ami. Oksana est libre comme l'air.

Hum. OK. Ça ne change rien pour moi : dans tous les cas, jusqu'à demain, elle est mienne.

— Et toi ? murmure-t-elle dans un souffle de voix, les pommettes empourprées. Tu es avec la blonde ?

Oksana n'a pas seulement l'air timide : elle l'est à fond ! Je comprends mieux pourquoi elle ne m'a pratiquement pas adressé la parole sur le trottoir, et pourquoi elle m'a traîné hors de la boîte avant même que je n'ouvre la bouche : elle craignait de ne pas avoir le courage de le faire si elle ne se jetait pas à l'eau tout de suite. Un peu comme un pansement qu'on arrache. Moins on attend, plus c'est facile.

Un nœud dans ma poitrine dont j'ignorais l'existence se desserre. La grippe. C'est forcément un début de grippe.

— Lily ? Ce n'est qu'une vieille copine de vacances.

Même moi, je trouve que ma réponse est affligeante. Une autre fille s'en serait offusquée, aurait réclamé plus de précisions en pensant qu'elle a parfaitement le droit de s'immiscer dans ma vie privée sous prétexte que l'on va échanger un peu de fluides corporels. Mais Oksana se contente de hausser négligemment une épaule enveloppée de fausse fourrure.

A priori, je ne suis pas le seul à être immunisé contre la jalousie. Tiens, tiens. C'est très intéressant.

Plus les femmes me parlent, moins elles me donnent envie.

Moins Oksana en dit, plus elle m'enflamme.

Peut-être aurons-nous plus qu'une simple nuit ?

— Tu fais quoi, dans la vie ? relancé-je, parce que la conversation s'étiole et que, pour être franc avec moi-même, la réponse m'intrigue.

— Je travaille dans les assurances avec mon oncle Jorge.

Oksana se mordille la lèvre inférieure. Je dois faire usage de tout mon self-control pour ne pas lui sauter dessus et la prendre là, ici, à quatre pattes dans le taxi et sous les yeux du chauffeur.

Peut-être une prochaine fois ?

— À la base, j'ai une formation comptable, mais la santé de mon oncle se détériore très vite depuis qu'on lui a diagnostiqué une insuffisance hépatique aiguë, et son agence, c'est un peu comme son bébé. Du coup, il m'a demandé de venir le seconder,

pour pouvoir un jour me la léguer l'esprit tranquille.

Quand Oksana s'arrête de parler, j'ai presque envie de l'applaudir : enfin, elle a réussi à aligner une phrase contenant plus qu'une dizaine de mots ! Et le pire, c'est que cette histoire d'assurance et de comptabilité m'intéresse, alors qu'en général, à ce stade de la conversation, je suis déjà à deux doigts de me tirer une balle dans la tête tellement je m'ennuie.

— Et toi, tu la veux, cette boîte ?

Le sourire d'Oksana se mue en grimace.

— Je serais folle de refuser, c'est une affaire qui engrange énormément de bénéfiques. Son portefeuille client est l'un des plus développés de la ville, et elle jouit d'une réputation sans faille de fiabilité. À lui seul, le fonds de commerce pèse plusieurs millions. Du reste, c'est une affaire familiale. Comme Oncle Jorge n'a pas d'enfants, c'est à moi qu'elle revient.

Elle ne se vante pas et ne se plaint pas – même s'il est évident qu'elle n'en veut absolument pas, de cette fabuleuse pompe à fric.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais de ta vie ?

Je ne m'attendais pas à cette question : je suis un mannequin de réputation internationale. Tout le monde me connaît depuis que j'ai tourné dans une pub pour un parfum masculin de grande marque, et le nouveau projet pour lequel je viens d'être engagé m'a valu une surexposition médiatique, à la fois à la télévision et sur les réseaux sociaux. J'ai deux cent mille followers de plus que le mois dernier. Si on ne se souvient pas forcément de mon nom, on se rappelle mon visage.

*Toujours.*

Jusqu'à Oksana.

Ça commence à devenir une rengaine.

— Je suis mannequin.

J'essaie de ne pas avoir l'air trop prétentieux, mais j'échoue lamentablement : la modestie n'est pas mon domaine de prédilection. Cependant, la réaction d'Oksana me laisse bouche bée. Loin de l'enthousiasme que cette réponse déclenche invariablement chez les femmes, elle me lorgne en esquissant une moue...

déçue ?

— Quoi ? Pourquoi tu me regardes comme ça ? grogné-je, tandis que le taxi marque une halte à un feu rouge.

Une pute sur le trottoir me fait un grand sourire. Je l'ignore.

— Désolée, s'empresse-t-elle de s'excuser, en bougeant les mains dans tous les sens comme une hystérique. Je ne voulais pas te vexer, c'est juste que... je ne t'imaginai pas faire un métier aussi...

Elle s'arrête pour chercher ses mots.

Je suis à deux doigts de perdre patience et de l'étrangler avec sa ceinture qu'elle triture dans tous les sens. C'est dingue, cette faculté qu'elle a de me mettre si facilement sur des charbons ardents.

— Un métier aussi lisse, tu vois ?

— Lisse ? m'exclamé-je, interdit.

Elle acquiesce d'un vague mouvement de la tête. Une mèche de ses cheveux noirs passe par-dessus son épaule et effleure ma main. Inconsciemment, je l'enroule autour de mon pouce.

Hum... Ils sont vraiment très doux et ils embaument le patchouli. J'ai hâte de les sentir glisser le long de mon torse pendant qu'elle me...

— Oui, lisse, s'acharne-t-elle, dans le sens où, avec ton air de dur à cuire, je pensais que tu étais flic, ou peut-être pompier... Ou pilote de course ! Non, encore mieux, un boxeur ! Enfin, tu vois, un job de mecs virils, avec des missions pétaradantes pleines de testostérone.

Cette fois, j'en suis sûr : je suis vexé.

Jusqu'au plus profond de mes entrailles.

— Alors, selon toi, mon boulot n'est pas un boulot de mec, c'est ça ?

Lorsqu'elle écarquille les yeux, je suis rassuré ; même si ses paroles ont été maladroitement, ce n'est pas ce qu'elle essayait de me faire comprendre. En plus, je dois bien avouer qu'elle n'a pas totalement tort. C'est une réflexion que l'on entend souvent, avec mes potes, à la salle de musculation. Après tout, oui, c'est vrai : on

se maquille souvent durant les shootings. Et oui, parfois, on passe plus de temps dans la salle de bains que les femmes. Et alors ? Cela justifie-t-il qu'un homme ne soit plus considéré comme un homme ? Je peux faire deux cents pompes d'affilée sans m'essouffler, je soulève cent vingt kilos au développé couché, et ma queue est encore plus robuste que moi.

C'est juste la première fois qu'une belle nana me l'envoie dans les dents. Et bordel, ça fait mal aux gencives !

— Je suis désolée, Max. Vraiment ! Ce n'est pas du tout...

— Laisse tomber, concédé-je, magnanime. On s'en fout.

Même si je compte bien exploiter son sentiment de culpabilité plus tard, au lit, pour lui faire accepter le moindre de mes désirs... et bien plus encore. Toutefois, je ne suis plus aussi enthousiaste qu'au début. Avec ces conneries sur la virilité, j'ai l'impression d'avoir quelque chose à prouver.

Le taxi s'arrête : nous sommes enfin arrivés devant chez elle. C'est un immeuble en grès brun, très banal, scindé en quatre appartements pourvus de balcons et d'une petite cour intérieure où s'entassent des meubles de jardin rouillés. C'est un peu ringard, mais je suppose qu'elle ne gagne pas aussi bien sa vie que moi, malgré son job super sérieux...

*Eh oui, chérie, ça crache sec de jouer les femmelettes endimanchées devant un objectif !*

Alors que j'extrais ma carte bleue de la poche arrière de mon pantalon pour payer notre course, Oksana pose sa main sur ma cuisse, suffisamment haut pour que ma virilité à moitié bandée déploie toute sa vigueur pour venir à sa rencontre.

— Max ? susurre Oksana d'une voix presque trop sensuelle.

Le chauffeur me tend son terminal de paiement externe. Je me refuse à la regarder.

Elle m'excite. Elle m'énerve.

— Quoi ?

Je tape mon code sans me soucier du prix.

— Pince-mi et Pince-moi sont sur un bateau. Pince-mi tombe à l'eau. Qui reste-t-il ?

Je redresse la tête comme si elle était montée sur des ressorts. À travers le rétroviseur, le chauffeur et moi échangeons un même regard consterné. À quel point Oksana est-elle bourrée, au juste ? Parce que c'est la blague la plus nulle qui existe au monde, et qu'en plus, ce n'est vraiment pas le moment de plaisanter !

Nous ne sommes pas amis. Nous nous apprêtons à baiser. Et elle vient de mettre en doute ma masculinité. Ça fait beaucoup à digérer : je n'ai pas très envie de me fendre la poire.

— Quoi ? répété-je, incrédule.

Oksana me dévisage, solennelle, mais ses yeux pétillent d'un amusement farouche.

— Pince-mi et Pince-moi sont sur un bateau, articule-t-elle, un sourire dans la voix. Pince-mi tombe à l'eau. Qui reste-t-il ?

Le chauffeur se racle la gorge pour dissimuler un éclat de rire. Bizarrement, moi aussi, elle commence à m'amuser, même si j'ignore pourquoi : c'est une blague de merde, éculée depuis des années et encore plus ringarde que son immeuble !

— Pince-moi, réponds-je, en récupérant ma carte bancaire et mon ticket de caisse que je fourre dans ma poche.

Je sursaute lorsque Oksana passe la main sous mon pull et que ses doigts glacés se posent sur la peau tendue de mon ventre. Soudain, elle me pince avec un grand sourire.

Un sourire sublime.

Un sourire inoubliable.

Un sourire peut-être un tantinet bizarre...

Oh mon Dieu, la fille que j'ai chopée en boîte est complètement folle ! Et je dois être fou, moi aussi, parce que ça commence vraiment à m'exciter...

Sans comprendre comment Oksana a réussi ce tour de force, j'explose de rire. Un rire rauque, un peu éraillé et maladroit, parce que ça ne m'arrive pas souvent de rire aussi pleinement, avec autant d'insouciance. Mais ça me fait du bien. Un bien fou.

Lorsque je sors du taxi, les côtes et la commissure des lèvres douloureuses, je ne peux plus me retenir. Dès qu'Oksana pose le pied sur le trottoir, je l'attrape par la hanche, la plaque contre moi

et l'embrasse jusqu'à perdre haleine.

Cette fille... C'est vraiment un sacré phénomène.